

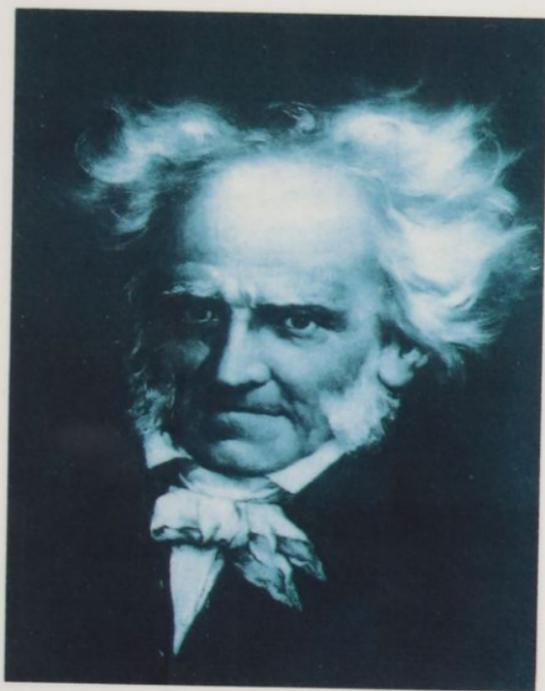
Sous la direction de

6° ZER-POL DROIT

27820

(143)

ESSENCES DE
SCHOPENHAUER



Le
LIVRE
de
POCHE

biblio
essais

1358545

4

Présences de Schopenhauer

Présences
de Schopenhauer

avec la collaboration de

FRANÇOIS BENVIER, MICHELLE BOUÉ,
ELISABETH DE PONTENAY, ANNE HENRY,
MICHEL HENRY, MICHEL HULLEN, LUCE DE LAUNAY,
CHRISTIAN JAMMET, GWENDOLINE JAKS JYK,
ROBERT MONTARI, GEORGES NAVET,
MARIE-JOSÉ PERRIN, MICHEL SERVETZ,
LOUIS UZZANI

16°2
24820
(143)

GRASSET

642

242825

4

Précis de Schopenhauer

1825
1825
1825

7

Sous la direction de
ROGER-POL DROIT

Présences
de Schopenhauer

avec la collaboration de

JEAN-MICHEL BESNIER, MICHELLE BIGET,
ÉLISABETH DE FONTENAY, ANNE HENRY,
MICHEL HENRY, MICHEL HULIN, LUCE IRIGARAY,
CHRISTIAN JAMBET, GWENDOLINE JARCZYK,
ROBERT MISRAHI, GEORGES NAVET,
MARIE-JOSÉ PERNIN, MICHEL SERVIÈRE,
LOUIS UCCIANI

GRASSET

679

DL-29111991-35079

Sous la direction de
ROGER-POL DROIT

Présences
de Schopenhauer

avec la collaboration de

JEAN-MICHEL BENOIST, MICHELLE BENOIST
ELIZABETH DE MONTMAY, SYLVIE HENRY
MICHEL BENOIST, MICHEL BENOIST, LUCIE BENOIST
CHRISTIAN JAMET, CHRISTIAN JAMET
ROBERT MICHAL, GEORGES MICHAL
MARIE JOSE TRENN, MICHEL TRENN
LOUIS LUCIANI

GRASSET

© Éditions Grasset & Fasquelle, 1989.



Avant-propos

ROGER-POL DROIT

La fin d'une éclipse?

« Il s'occupe, avec une sorte d'entêtement pénétrant, à brouiller le jeu de cartes de notre philosophie moderne. »

GOETHE, lettre à Knebel, à propos de Schopenhauer, 24 novembre 1814.

Une curieuse éclipse commence, peut-être, à prendre fin. La pensée de Schopenhauer y avait disparu, comme soustraite, pour un temps, aux regards. C'est peu de dire qu'elle était négligée. Elle semblait être devenue invisible, ou illisible. Elle demeurait en tout cas lointaine, absente des débats de l'heure, oubliée, ou presque. Réduite à un nom, ou à quelques clichés, cette œuvre considérable – tant par son volume que par sa portée – s'était évanouie de notre horizon.

Les indices de ce délaissement sont multiples. Inutile de chercher des œuvres complètes en français : il n'y en a pas. La correspondance n'a jamais été traduite, pas plus que les nombreux posthumes exhumés par l'érudition allemande. L'ouvrage dans lequel Schopenhauer lui-même, en 1851, vulgarisa sa pensée, *Parerga et Paralipomena*, lui assura une immense popularité. Une traduction française partielle, par A. Dietrich, fut publiée chez Alcan de 1908 à 1913, en huit petits volumes. Même cette version incomplète, et souvent fautive, n'est plus disponible depuis un bon demi-siècle. D'ailleurs, le nom de Schopenhauer ne

figure pas dans la liste des philosophes dont les candidats au baccalauréat peuvent avoir à commenter une page à l'examen, ou à étudier une œuvre, durant leur classe terminale. Peu de chercheurs, finalement, s'intéressent à lui.

Certes, ce n'est pas tout à fait le désert : quelques belles études, dispersées et disparates, lui ont été consacrées durant les vingt dernières années. Mais il suffit de mettre en balance, rien qu'un instant, ces minces ruisseaux, fussent-ils brillants, avec la marée montante des traductions, des études, des colloques sans nombre que suscitent, par exemple, les œuvres de Hegel, ou celles de Nietzsche, pour se convaincre que l'université n'est pas si universelle que son nom l'indique. Kant, dont Schopenhauer se crut le disciple, Hegel, dont il fut l'ennemi juré, Nietzsche, dont il fut l'« éducateur », ont droit, avec quelques autres, à tous les égards, voire à tous les honneurs. Le vieux misanthrope de Francfort, ou du moins celui qui passe pour tel, ne mériterait plus attention.

Cette éclipse n'est pas visible seulement à Paris. Elle est aussi perceptible en Allemagne. La situation est évidemment tout autre. On y trouve des éditions complètes aussi remarquables que multiples. Il ne paraît pas totalement incongru, outre-Rhin, de se souvenir que Schopenhauer est un philosophe. Mais là aussi, il est démodé, il semble passé, comme on le dit d'un tissu. Les phénoménologues ont d'autres idées à fouetter, les herméneutes s'en méfient, et la postérité heideggerienne ne voit rien à ajouter à la seule mention de son nom dans une note de la page 272 de *Sein und Zeit*. Il faut être plus ou moins disciple pour parler de Schopenhauer, en 1958, comme d'un *Penseur de notre temps* (Arthur Hübscher), pour célébrer, en 1960, au centenaire de sa mort, son « actualité » (Max Horkheimer), ou pour voir encore en lui un « éducateur », comme le fit Jean Améry, en 1977 – quelques mois avant de se suicider.

Ce désintérêt envers Schopenhauer est d'autant plus étrange qu'à la fin du siècle dernier et au début du nôtre sa gloire, intellectuelle et *populaire*, fut sans commune mesure avec celle d'aucun philosophe. Le succès posthume du

Monde comme volonté et comme représentation n'a aucun équivalent. Où trouverait-on un ouvrage philosophique volumineux, souvent austère, parfois rébarbatif, qui fut le livre de chevet de magistrats et d'artistes, de négociants et de poètes, de marginaux et de bourgeois, un demi-siècle durant, dans toute l'« Europe » – en un temps où ce nom avait encore un sens, et où finissait de naître la modernité? Celui que Tolstoï appelait « le plus génial de tous les hommes » n'eut pas seulement pour lecteurs – enthousiastes, hostiles, ou les deux – Nietzsche, Kierkegaard, Freud, Jung, Bergson, Wittgenstein, Croce, Camus, Popper, mais aussi... Chaplin et Einstein. Encore une fois : quel philosophe pourrait-on citer qui ait exercé une influence déterminante sur des écrivains aussi différents que Maupassant, Proust, Hamsun, Mann ou Beckett, sans compter Kafka, Musil ou Joyce? Quel penseur a marqué son temps au point qu'on puisse en percevoir l'empreinte dans les théâtres d'Ibsen, de Strindberg ou de Dürrenmatt, les musiques de Wagner, de Mahler, de Schönberg ou de Berg? Liste tout à fait succincte, et absolument pas limitative. Il serait à peine exagéré de dire que, de 1880 à 1930, voire au-delà, tous les créateurs européens, dans tous les domaines, furent peu ou prou schopenhaueriens.

Les raisons de cette popularité et de cette influence immense ne peuvent être réduites à quelque simple effet de mode. Si la pensée de Schopenhauer eut tant d'échos, c'est sans doute qu'elle proclamait la fin de l'hégémonie de la raison. Avec lui était dit, pour la première fois avec tant de netteté et de force, que les clartés de l'entendement sont asservies à la nuit aveugle du désir. Que la représentation consciente n'est que l'avèrs d'une puissance inconsciente. Que la volonté singulière d'un individu n'a d'existence qu'illusoire, qu'elle est immergée dans le jeu infini et absurde d'une réalité qui, de toutes parts, la dépasse. Habitée par l'impersonnel, la personne se révèle à la fois, si l'on ose dire, cosmique et comique.

Aussi comprend-on, même à si larges traits, pourquoi les artistes, plus que d'autres, ont entendu Schopenhauer. Il leur donnait une clé pour de multiples portes. Grâce à lui

se « mettaient en scène » *autrement* le tragique et le dérisoire de l'existence, les fatalités du désir et les piètres ruses de la raison, le sordide et la béatitude, le chagrin et la pitié, les calculs de l'égoïsme et les fins obstinées de la nature. L'amour et la mort, la connaissance et l'action, et même la matière et les formes, s'organisaient selon de nouvelles perspectives. Religions révélées, politique, histoire perdaient de leur contenu. Sens et non-sens se voyaient redistribués.

Schopenhauer était passé sous les concepts, pour mettre un doigt sur la vie, sa souffrance et son absurdité. Voilà à quoi furent sensibles, de façons très diverses, tant de romanciers, de poètes, de dramaturges, de musiciens et de peintres. Peut-être n'y a-t-il là, en un sens, qu'un malentendu ou une légende. Mais la question de son effacement demeure entière.

Hypothèses pour une éclipse

Pourquoi une pensée si marquante s'est-elle estompée, au point de ne plus être, pour nous, immédiatement perceptible? Comment se fait-il qu'elle soit présente, comme en filigrane, dans tant d'œuvres familières, sans que nous remarquions d'emblée son empreinte? Est-ce faute de transparence? De lumière? De regard? Je ne prétends pas traiter, vraiment, ces questions. Indiquer quelques pistes est malgré tout possible, voire nécessaire.

La première s'aperçoit sans mal. Entre Schopenhauer et les artistes, il y aurait, plus qu'une connivence ou une complicité, une fondamentale parenté. Ce maître serait un musicien de la pensée, et non un rigoureux graveur de solfège conceptuel. Un homme d'intuition, non un fabricant de système. Ou encore : un affectif, pas un intellectuel. Un prophète enfin, un gourou, un défricheur... un sage peut-être, un styliste sûrement – mais pas un théoricien sans faille ni un spéculatif cohérent. Bref, on dira que ce philosophe n'en est pas un. Qu'il demeure à l'écart du panthéon où reposent les grands ne serait que justice. En

s'effaçant de nos études et de nos préoccupations, il a regagné la place qu'il n'aurait jamais dû quitter : au cimetière des écrivains, section des idéologues, allée des mystiques.

C'est un peu court, me semble-t-il. Pour deux raisons, au moins. La première est qu'un tel discours oublie – ou ignore? –, trop aisément et trop vite, l'existence de la systématité schopenhauérienne. Il y a une cohérence interne, puissante et rigoureuse, de sa démarche philosophique. Alexis Philonenko (Vrin, 1980) en a restitué la construction en spirale, avec assez de précision et de force suggestive pour qu'on se dispense ici d'insister. Croire que Schopenhauer n'est plus considéré comme un grand philosophe parce qu'il ne l'aurait jamais authentiquement été revient donc à confondre la cause et la conséquence. En effet, c'est bien plutôt parce qu'on a cessé de le lire philosophiquement qu'on peut affirmer son indigence. Cette hypothèse n'explique donc rien.

L'autre motif qui porte à l'invalider, c'est qu'on ne voit pas bien, après Nietzsche, quelle pertinence peuvent conserver ces oppositions entre artistes et philosophes, affectivité et usage de la raison, musique et pensée. Sans être devenues vides, elles sont si profondément travaillées et assouplies qu'elles ont perdu depuis longtemps – depuis... Schopenhauer! – tout pouvoir véritablement discriminant. Si l'on veut comprendre pourquoi notre auteur demeure encore, aujourd'hui, le seul grand philosophe oublié du XIX^e siècle, il faut donc se tourner vers d'autres analyses.

On pourrait envisager l'hypothèse de sa « dissolution ». Je nomme ainsi, provisoirement, l'idée simple que ses présences multiformes, en des lieux très divers, auraient fini par le rendre invisible. A force d'être partout, il ne nous apparaîtrait plus en son lieu. Tant de créations diverses l'auraient assimilé, incorporé, fondu à leur substance, traité et retraité à leurs modes, qu'il serait comme dilué dans le siècle, et quasi impondérable. Nous ne cesserions de le lire sans le savoir. Toujours là, et pourtant

disparu – dévoré (à tous les sens du terme) par Nietzsche, et digéré par Freud.

Ce n'est pas sans vraisemblance. Cette idée d'une mort et transfiguration ne lui aurait sans doute pas déplu. Toutefois, elle ne fournit aucune prise satisfaisante sur l'abandon dont le philosophe fait l'objet de la part de la recherche universitaire. L'histoire des arts et des lettres, voire celle de la pensée, depuis un siècle, pourrait éventuellement suggérer qu'à force de les nourrir Schopenhauer soit devenu, dans la culture de la modernité, une sorte de philosophe invisible, ou de « poisson soluble ». Mais cela laisse entière la question de savoir pourquoi l'université, globalement, l'ignore. On découvre et réédite, constamment, maints auteurs qui furent ses contemporains. Ce n'est pas diminuer leur importance, ni nier leur intérêt, que de souligner qu'ils n'eurent, pour la plupart, ni son influence ni sa renommée. Comment comprendre, en un temps où il y a pourtant des érudits pour tout, que Schopenhauer en ait attiré si peu ?

Y aurait-il, à son égard, un ressentiment de l'université ? Les professeurs de philosophie lui en voudraient-ils encore de n'avoir jamais été des leurs ? Pire : d'avoir, à leur propos, multiplié les sarcasmes, les traits caustiques, voire les insultes ? « Que bientôt les vers doivent ronger mon corps, c'est une pensée que je puis supporter ; mais que des professeurs rongent ma philosophie, cela me donne le frisson ! »... voilà l'une des remarques les plus polies que Schopenhauer ait formulées à leur propos. Il leur reproche ailleurs, en des termes parfois moins choisis, d'être à la solde de l'État et de diffuser, sous couvert d'idées, quelques gouttes de dogme chrétien diluées dans des nuages de galimatias. Il les juge ignares et serviles, sans pouvoir décider s'ils sont plus bêtes que cuistres, ou si c'est l'inverse.

Du coup, il serait tentant d'imaginer que les philosophes de profession se vengent. On pourrait mettre en parallèle son éclipse récente et ce long silence qui, de 1818 à 1853, accueillit ses principales publications. On pourrait de nouveau imaginer, entre ironie et paranoïa, une conspiration

du silence : « ... on a secrètement donné l'ordre de ne jamais prononcer mon nom ». Évidemment, cela ne tient pas.

Pour cette raison d'évidence qu'il faudrait que ces pamphlets fussent lus pour choquer qui que ce soit. Or ils sont ignorés. Ou bien leur découverte, loin d'écarter de Schopenhauer, participe du regain d'intérêt en faveur de son œuvre. D'autre part, des faits historiques bien attestés s'inscrivent en faux contre cette trop facile conjecture. En effet, le moment où, en France, l'attention de l'université envers Schopenhauer fut la plus vive est aussi celui où la philosophie des professeurs connut son âge d'or. Théodule Ribot consacre en 1874 un ouvrage à la *Philosophie de Schopenhauer*. Il est suivi par Paul Janet, Jean Bourdeau, Louis Ducros, sans compter les articles de Claude Lévêque, de F. Pillon, de Charles Renouvier ou de Fernand Brunetière, accueillis, à la fin du siècle, par d'honorables revues.

Il serait plus judicieux de faire remarquer que les travaux consacrés à notre philosophe deviennent de moins en moins nombreux après la Première Guerre mondiale, avant de connaître un léger éveil depuis la décennie 1960. Cette chute de la première après-guerre est générale. Brutale en France, elle est nette dans l'édition internationale, Allemagne incluse.

Cette guerre qui mit fin au XIX^e siècle, et brisa – à jamais? – l'entité culturelle qu'était l'Europe, serait-elle, aussi, la cause déterminante de l'éclipse dont Schopenhauer fut victime? Il semble bien. Car après tant de sang et de boue mêlés, de corps éventrés sous la mitraille et de vies brisées sans comprendre, qui donc supporterait aisément l'idée que le pire, toujours, se répète ou s'aggrave? D'autre part, une France exsangue et échauffée ne lit plus cette prose cinglante que les soldats allemands – Hitler, entre autres... – fourraient dans leur barda au temps des tranchées. Quant à l'Allemagne, humiliée et défaite, elle se prend à rêver de nouveau que l'histoire existe, qu'elle réserve des surprises, ou prépare de grandioses destins.

Schopenhauer alors devient plus inactuel, voire plus

insupportable, que jamais. L'époque voit enfin triompher des militantismes millénaristes et des utopies totalitaires. Rien ne la porte à entendre encore la voix de la désillusion et de l'esthétisme, ou de l'ascétisme individuel. Les philosophes aussi, emportés par d'autres courants, laissent désormais Schopenhauer à l'écart. Les spiritualistes français ont toutes raisons de l'oublier. L'essor simultané de la phénoménologie et des positivismes logiques, dans les pays de langue allemande, demeure tout à fait étranger à ce qui préoccupait sa pensée.

Si l'entre-deux-guerres connaît effectivement le déclin de son rayonnement, il serait trop simple de réduire ce phénomène à un jeu de causes extérieures, fussent-elles aussi complexes que massives. Il me semble que des éléments constitutifs de la démarche même de cette philosophie sont également à prendre en considération, si l'on veut entrevoir pourquoi tant de silence a succédé à tant de ferveur.

Il faudrait d'abord se demander si l'engouement dont Schopenhauer fut l'objet s'adressait bien à lui. Ne l'a-t-on pas lu, aussi, pour de mauvaises raisons, ou selon des perspectives tronquées? En le délaissant, en le plaçant dans cette curieuse perspective de porte-à-faux et de lointain, il se pourrait que notre époque se soit mise en mesure de mieux voir sa singulière étrangeté.

Par ces termes, je ne vise pas simplement les paradoxes du personnage. Il est vrai qu'il a quelque chose d'énigmatique, ce noceur robuste qui rêve de sainteté en dînant à l'hôtel d'Angleterre, ce désespéré qui reconforte, et qu'on aime ou qu'on déteste, souvent tout ensemble. Mais cet odieux bourgeois d'une infinie tendresse n'aurait pas d'intérêt s'il n'avait fait une œuvre.

Ce qui est étrange, c'est la manière dont cette œuvre entrecroise des fils très dissemblables. Il y a là une énigme, dont je ne crois pas que nous ayons véritablement la clé. Plus on lit cette philosophie, plus on se demande si son inspiration est classique ou romantique; si elle est kantienne, postkantienne ou... prékantienne; si elle est idéaliste, matérialiste, ou si elle surmonte effectivement cette

opposition; si son geste fondamental ressortit à la tradition de pensée occidentale ou à celle de l'Orient; si elle s'adresse à l'entendement ou à la sensibilité; si c'est la dernière des philosophies antiques ou la première des philosophies modernes; si elle se trouve vraiment, comme elle le prétend, tout entière en chacune de ses parties, tel un hologramme; si elle est réellement simple et d'une architecture très ordonnée, comme son auteur le clame, ou si elle est truffée de chausse-trappes, de trompe-l'œil, et traversée de dédales...

Ces questions en vrac, grossièrement formulées, nécessiteraient, chacune, une longue élaboration. Je doute qu'elles soient toutes déjà résolues. Elles suffisent en tout cas à suggérer combien est étrange le cas de Schopenhauer. Leur rapprochement peut aussi expliquer l'éclipse de l'œuvre. Pour le faire entendre, j'aimerais crayonner un portrait, ou plutôt une esquisse. Celle d'une silhouette de sage en rentier blessé.

Le dernier des sages?

Schopenhauer fait explicitement l'éloge de la sagesse, et même de l'idéal ascétique. Il est bien le dernier. Sans doute est-ce là un premier trait qui l'éloigne de nos contemporains. En un siècle où la philosophie est très généralement considérée comme une affaire purement théorique, sans finalité pratique, sans influence sur le gouvernement de soi, cet idéal peut paraître bizarrement désuet.

Sans doute n'a-t-on pas assez mesuré l'originalité de la place occupée, de ce point de vue, par Schopenhauer. Cette originalité ne réside pas simplement dans le fait qu'il serait un représentant intempestif de l'axe essentiel de toute la pensée antique, égaré à l'âge où la philosophie est devenue, dit-on, pure construction de discours systématiques, jugés en fonction de leur seule cohérence interne. Plutôt que le dernier spécimen repéré d'une espèce depuis longtemps en voie de disparition, il faut peut-être le considérer dans son éminente modernité.

Premièrement, c'est au temps de la mort de Dieu, du triomphe de la science occidentale et de l'expansion du monde industriel que Schopenhauer désigne, à nouveau, le chemin de la sagesse. De ce point de vue, il se trouve pris dans une double contrainte : il doit affirmer d'un côté l'existence d'une *philosophia perennis* où il s'inscrit et qu'il parachève, mais il doit d'autre part tenir compte de la dureté particulière des temps et des formes transitoires où s'inscrivent des vérités éternelles. Deuxièmement, il est strictement contemporain d'un bouleversement aujourd'hui oublié, mais dont un siècle de pensée européenne porte des traces profondes et diverses : la découverte, vertigineuse, des pensées de l'Inde. Ensemble, ces différents traits délimitent sa place. Ce qu'il tente d'accomplir, c'est le sauvetage d'une exigence de délivrance dans un monde où le christianisme s'effondre, et où les nouvelles formes d'objectivation de la volonté accroissent indéfiniment l'asservissement humain. Dieu est mort, le progrès prolifère. Reste pourtant l'éternité, et cet effort insensé pour échapper au temps, c'est-à-dire à la souffrance, comme à l'individuation. Ce que brahmanisme et bouddhisme, par des voies différentes, indiquent aussi.

Ces traits, qui rendent Schopenhauer singulier, atténuent quelques-uns des principaux contrastes qui, en lui, souvent, déroutent. Si l'on considère en effet qu'il opère *à la fois* des retrouvailles avec l'idéal de sagesse et une critique des temps modernes, tout en séparant l'idée de salut de la conception chrétienne de la personne, on s'étonne moins du fait que son œuvre évoque tantôt Jakob Böhme et tantôt Voltaire, qu'elle juxtapose les mystiques et les sciences naturelles, qu'elle accorde tant de place à la pitié et tant de pages à l'insulte, ou encore qu'elle vilipende les missionnaires, tandis que la correspondance ne cesse de comparer les disciples à des évangélistes ou des apôtres, et le philosophe à un prophète.

Il se pourrait qu'une clé philosophique de ces divers paradoxes soit à chercher dans une impossible articulation du fini et de l'infini. Là se trouve la racine du pessimisme : la volonté désire infiniment, mais ne s'objective que dans

la finitude, et ne se satisfait pas dans l'éphémère – c'est pourquoi sa souffrance est infinie. L'aspect principal de cette finitude et de cette souffrance, c'est l'individuation – le fait d'être pris dans les limites de cette vie, de cette conscience, de ce corps, que je crois et dis « miens ». Si la pitié suppose une dissolution du sujet, c'est qu'elle est fondée sur une compassion envers l'infinité de la souffrance, incompatible avec le caractère fini d'une conscience individuelle. Mais ce partage de la douleur, qui est l'inverse de la forteresse du sage stoïcien, n'est pas pour autant chrétien : rien, ni personne, ne rachète ni ne reçoit cette souffrance. Pour l'éteindre, il faut éteindre la volonté elle-même.

Il semble qu'alors l'infini soit déplacé du côté du néant. Mais par là il est sauvé. Car ce néant de la volonté, et donc de la représentation, s'il ne correspond évidemment à rien que nous puissions éprouver ni concevoir, n'est pas pour autant effectivement rien. Ce que Schopenhauer appelle la *joie pure*, ou le *nirvāṇa*, ou la *béatitude*, demeure infigurable et indescriptible. Mais cela ne signifie pas « inexistant ». Ce qui est sans objectivation ni représentation possibles, c'est l'impersonnel au cœur de l'illusion – un infini sans différences.

Le monde comme volonté n'est, si l'on peut dire, qu'un mauvais infini. Sa multiplicité foisonnante s'autodévore et se déchire sans fin à l'intérieur de soi. Il est toujours troué de coupures, d'arrêts, de morcellements – de temps, de finitude. A quoi s'oppose la pureté lisse et parfaite de l'immatériel, de l'inobjectif – dont il n'y a rien à dire puisqu'elle est irréprésentable, sauf par le biais approximatif d'images empruntées à l'inorganique : le désert, le minéral, la pierre silencieuse. Toute séparation étant abolie, cet infini-là est sans souffrance, volonté pure *sans représentation*. Il faut être aussi naïf que Freud pour croire qu'il s'agit là de la mort. Schopenhauer, là encore, se révèle plus subtil que nombre de ses lecteurs aujourd'hui renommés.

Cette impossible articulation de l'infini et du fini, je l'appelle, pour faire image, la « blessure » de Schopenhauer. Il est clair en effet que les remarques qui valent pour le système, en son cas valent aussi pour l'homme. Ses

sarcasmes les plus durs sont à l'évidence l'envers d'un désir si vif que toute limite lui est souffrance. Contrairement à ce que beaucoup pensent, il me semble que sous le drap noir de sa redingote palpite un héros de la tendresse, un amoureux si démesuré qu'il joue à l'amant déçu de l'univers entier, et construit une philosophie pour endurer cette douleur. Peut-être tout le reste n'est-il qu'anecdote.

Parlons-en malgré tout. Il faut beaucoup de stupidité pour faire grief à Schopenhauer du contraste entre son éloge de l'ascétisme et d'autre part sa vie de gourmand, ses comptes bien tenus et ses gourgandines. Schopenhauer y a répondu simplement : « C'est une prétention bien étrange d'exiger d'un moraliste qu'il ne recommande d'autres vertus que celles qu'il possède lui-même. » Triviale, la remarque est faible. Il est déjà plus intéressant de rappeler, comme Schopenhauer l'a fait aussi, que le philosophe ne se confond pas avec le saint, même quand sa philosophie aboutit à conclure que la sainteté est la seule issue. Le constat philosophique qui conduit à l'éloge de l'ascétisme n'est aucunement identique à la pratique des mortifications. Aussi nette soit-elle, cette dernière réponse manque encore de radicalité.

C'est pourquoi je préférerais dire que Schopenhauer, effectivement, a fait son salut, par l'ascétisme et par les mortifications. Elles s'appelèrent, pour lui, tout simplement : écriture. Si l'on trouve l'idée banale (elle l'est), qu'on se demande ce qui reste d'un individu singulier, de la souffrance de la volonté en son désir, derrière ces petits signes noirs alignés sur des pages, qui n'attendent rien, et qui ne veulent quoi que ce soit. Ils sont là, simplement. Ils persistent, indéfiniment – comme une objectivation, certes, mais sans représentation. Quand un être doué de raison les parcourt du regard, sans d'ailleurs les discerner pour eux-mêmes, ils paraissent s'animer. Mais c'est illusion. Le texte, rien ne l'affecte. C'est ainsi qu'on pourrait être enclin à prendre très au sérieux ces quelques mots que Schopenhauer griffonna sur un bout de papier, quelques mois avant de mourir : « Finalement, nous nous en sommes bien tirés »...

Pourquoi ce livre, et comment

Il est facile de s'aviser du fait que les raisons que l'on pouvait avoir, hier, de laisser Schopenhauer à l'écart peuvent devenir, aujourd'hui, pour nous, autant de motifs de le lire. Son influence historique, le singulier carrefour que constitue son œuvre, les lacunes de la recherche, la résurgence d'une réflexion sur la sagesse en une fin de siècle *post* (post-tout ce qu'on voudra : moderne, marxiste, freudienne, nietzschéenne, heideggérienne, etc.), la nécessité d'y voir clair dans cet épisode décisif, et oublié, que fut la rencontre des philosophes et de l'Inde au XIX^e siècle... voilà assez de motifs, et qui parlent d'eux-mêmes. On pourrait y ajouter le plaisir de lire un prosateur limpide, dont l'élégance de style contraste étonnamment avec les innombrables jargons qui tiennent lieu de pensée chez beaucoup de nos philosophes.

Il m'a donc paru opportun d'organiser, autour de cette œuvre à facettes, quelques journées d'études. Le bicentenaire de la naissance de Schopenhauer, né le 22 février 1788, en a fourni le prétexte. Et rien d'autre. Je n'ignorais pas que dans les toutes dernières années de sa vie Schopenhauer, enfin célèbre, recevait, le jour de son anniversaire, des fleurs, des cadeaux, des invitations venant, pour la plupart, d'admirateurs inconnus. L'un de ses premiers disciples, Dorguth, juge au tribunal de Magdebourg, lui avait même demandé, dans les années 1840, quelle était sa date de naissance, dans l'intention, tout à fait pieuse, de célébrer ce jour-là, chez lui, avec ses filles, une petite fête de famille... Ce juge était probablement un brave homme, ce qui n'est pas forcément une injure. Mais il n'était pas philosophe.

Saisir le prétexte de cet anniversaire – les trois journées d'études eurent lieu dans le cadre du Collège international de philosophie, les 22, 23 et 24 février 1988 – ne devait pas déboucher sur une célébration académique. Encore moins sur une fête de famille : Schopenhauer avait assez de santé pour en avoir une solide haine. Rendre hommage à une

philosophie, c'est avant tout la mettre à l'épreuve, la critiquer, en explorer les faces cachées, s'y confronter sans humilité comme sans dédain.

Ceux qui ont apporté leur contribution à ces journées de travail sont plus ou moins familiers de l'œuvre, mais n'en sont pas spécialistes. C'est délibérément que je n'ai pas fait appel à plusieurs philosophes, auteurs de livres sur Schopenhauer, tels Didier Raymond, Alexis Philonenko, ou Clément Rosset. Non par goût du paradoxe, encore moins par négligence. Et pas du tout, l'on s'en doute, par dédain envers leurs analyses. Il m'a semblé plus inattendu, et par là, peut-être, plus intéressant, de laisser se rencontrer, voire se confronter, des lectures venues d'horizons philosophiques très divers. *Comment lit-on Schopenhauer aujourd'hui? Qu'a-t-il encore à nous dire? Qu'y avez-vous rencontré qui vous donne à penser?* Telles sont les interrogations très élémentaires qui ont suscité ces lectures. Cet ouvrage ne prétend donc nullement faire le tour de sa pensée ni de toutes les questions qu'elle soulève. Ce serait lui faire un mauvais grief que de souligner ses lacunes ou sa bigarrure. Nous n'avons pas voulu dresser un bilan, ni mener une étude suivie. Nous avons plutôt tenté une expérience, en espérant ainsi contribuer, avec d'autres, à la fin d'une éclipse.

Ayant suscité ces travaux, j'ai pensé que leur ensemble – dans sa diversité, ses convergences et ses recoupements, ses tensions internes, sa nouveauté aussi – valait d'être mis, tel quel, à disposition de qui voudrait s'y intéresser. Il va de soi qu'en scrutant ces textes le critique de métier que je suis par ailleurs eut, pour l'écriture de tel ou tel, une admiration sincère, et une forte réticence, pour la prose de tel ou tel autre. De même, sur le fond, le vieux lecteur de Schopenhauer que je crois être trouvait, ici, beaucoup à apprendre et, là, beaucoup à redire. Mais mon rôle ne pouvait consister en aucune manière à m'ériger en juge des styles, ou, pire, en censeur des travaux de chacun.

Mon intervention s'est donc bornée à rassembler les textes, à les regrouper en des chapitres qui ne soient pas trop arbitraires (ils le sont forcément, et leur ordre plus encore), et à préparer le manuscrit pour l'impression. La

biographie de Schopenhauer, qui ouvre ce parcours, est due à Marie-José Pernin. L'orientation bibliographique, qui le clôt, est de mon fait. Ces compléments ont évidemment été ajoutés après coup.

Portant seul la responsabilité de l'existence de cet ouvrage, et donc de ses défauts, je remercie vivement tous ceux qui y ont collaboré, sans que ses qualités ne seraient pas. Je ne saurais oublier d'autre part que les journées dont ce volume est issu ont été possibles grâce au Collège international de philosophie. J'exprime enfin ma reconnaissance envers les éditions Grasset, et envers Jean-Paul Enthoven en particulier, qui a réservé à ce manuscrit un accueil immédiat et un soutien chaleureux.

Dans les pages qui suivent, pour éviter la répétition constante du titre du principal ouvrage de Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, le sigle *MVR* a été adopté.

Les indications de page renvoient à la traduction française de A. Burdeau, revue par R. Roos, Paris, Presses Universitaires de France, 1966.

Biographie

MARIE-JOSÉ PERNIN

Une vie en œuvre

Esquisser une biographie de Schopenhauer, n'est-ce pas, comme il le redoutait, livrer sa vie en pâture à la curiosité « froide et malveillante du public » (lettre à Asher, 15 juillet 1857)? Ce n'est pas si simple.

D'après son disciple Frauenstaedt, Schopenhauer, dans sa conversation, passait très facilement de sa personne à sa doctrine et inversement. Son visage et son corps mimaient sa pensée, dont la vivacité devenait ainsi sensible. Quel sens donner à ce témoignage? Schopenhauer est un auteur maternel, selon la formule de Nietzsche. Il comprend son œuvre comme une gestation. Dans l'attente du résultat des pourparlers avec l'éditeur des *Parerga*, il se décrit comme étant « dans la situation d'une femme enceinte qui attend la sage-femme ». Il précise également que « dans son œuvre, il s'est fourré tout entier ». En elle, il a trouvé un repère stable pour son identité, ordonnant les divers rôles dépendants et subordonnés, qu'il joue par ailleurs : « Dans les rares moments où je me croyais malheureux, c'était, pour ainsi dire, par suite d'une méprise, d'une erreur de personne. Je me prenais pour un autre, un professeur libre qui ne peut obtenir une chaire et qui n'a pas d'auditeurs ou pour un original livré en pâture à la médisance des philistins et au caquetage des commères, ou pour un

amoureux éconduit par sa belle [...]. Tout cela, ce n'était pas moi, c'était tout au plus l'étoffe dont était fait le vêtement que je portais alors et que je changeais l'instant d'après pour un autre. Mais qui suis-je donc? Je suis celui qui a écrit *Le Monde comme volonté et comme représentation...* »

Quand arrivera la gloire, quand la présence des apôtres l'assurera que de nombreux miroirs reflètent désormais son œuvre, corrigeant ainsi mutuellement leurs imperfections, il se considérera lui-même comme un « attardé » (d'après Hebbel) qui resterait sur scène au lever du rideau. L'histoire de la vie de Schopenhauer est donc traversée par deux grands mouvements : d'abord la tension douloureuse de la gestation de l'œuvre, puis la disparition progressive de l'homme au profit de l'œuvre. Il resta en vie tant qu'il sut être le seul véritable miroir de celle-ci. Il y a donc dans sa vie un échange *grandiose* de l'homme et de l'œuvre qui fait disparaître l'idée de « vie privée », et par lequel s'est accompli en profondeur le renoncement ascétique dont traite sa philosophie et dont *aucun signe extérieur* ne manifestait la présence dans sa vie.

Au cours de son existence, il comprit que le destin orchestrait cet échange. Nous savons par K. Baehr qu'« il croyait même que la suite de ses jours était réglée par un arrêt inexorable du destin ». Partout il déchiffrait les signes de cette « intentionnalité » du destin. C'étaient d'abord les rencontres : celle de son père et de sa mère, si différents, celle des grands hommes, comme Goethe et Wieland, comme Kant et Platon en un autre sens, enfin l'étrange coïncidence qui fit loger le peintre Luntenschütz en face de chez lui, dans la maison où vivait jadis l'auteur de la *Théologie allemande*, qu'il appréciait si fort. Ensuite, les répétitions funestes : le double échec de l'enseignement à Berlin, échec qui redoublait celui du *Monde comme volonté et comme représentation*, lui-même double... Après l'impossible premier amour, ce sont, barrées d'avance en quelque sorte, les deux liaisons amoureuses avec des femmes malades et les deux enfants morts. Toutes ces répétitions lui font signe qu'il ne doit pas continuer dans ces directions :

sa philosophie n'a pas besoin d'un discours pédagogique, car elle parle d'elle-même, comme un pur miroir du monde; sa fécondité précisément conjure triomphalement le sort jeté par l'amer refus de présence de la femme; mieux, son œuvre est le seul enfant qui puisse survivre à la mort... Quant aux nombreux retards, contrariétés, obstacles, ils pourraient bien n'être tels qu'en apparence, comme le retard dans ses études, qui lui a permis de visiter le monde : « *Tunc bene navigavi cum naufragium feci.* » Ce sont là, dira-t-on, lectures rétrospectives du destin, peut-être illusoire. Mais Schopenhauer tentait aussi une lecture prospective, de ses rêves en particulier, comme nous le verrons.

Ainsi, Arthur Schopenhauer a cru que le destin présidait à cet échange de la vie personnelle et de l'œuvre, qui constitue leur lien caché et secret. Il a vécu cette substitution comme l'heureux accomplissement de sa mission. Cela peut nous inviter à faire certaines réserves sur le pessimisme de sa philosophie.

1788-1805. L'enfance

« Il faut que mon fils apprenne à lire dans le livre du monde » (H. Floris Schopenhauer).

Le vendredi 22 février 1788, Arthur Schopenhauer naissait à Dantzig (Heiligengeistgasse, 114). Son père, Henri Floris Schopenhauer, regretta qu'il ne fût pas né en Angleterre au cours du voyage qu'il avait entrepris peu de temps auparavant avec sa femme Johanna. Henri Floris Schopenhauer, né en 1747, était issu d'une famille de négociants établie à Dantzig par son propre grand-père, Jean Schopenhauer, dont le fils, Andréas, né en 1720, y avait épousé Anne Renée Soermann, d'origine hollandaise. A la mort de son mari, Anne Renée Soermann perdit la raison et fut mise en tutelle. Henri Floris était le plus jeune de leurs quatre enfants, dont deux ne possédaient pas une bonne santé mentale. H. Floris lui-même était sujet à de violents accès de colère et son tempérament mélancolique

ne manqua pas d'influencer son fils (« J'ai très certainement, pendant mon éducation, eu trop à souffrir du tempérament de mon père », écrira-t-il). Arthur avait hérité de son père beaucoup de particularités physiques : l'ouïe très dure, la tête large, la hauteur de la taille et l'éclat des yeux, sans parler d'une certaine violence (d'après son ami Quandt : « Il est violent comme l'ouragan »).

Lourde hérédité pour Arthur. Il n'a pas manqué de médecins pour la relever, certains allant même jusqu'à parler de folie, comme le fit Karl von Seidlitz. C'est là une manière commode de se débarrasser de la doctrine schopenhauerienne en présentant une réponse facile à la question suivante : « Pourquoi cet homme heureux, indépendant, libre de tout souci matériel va-t-il dresser un tel réquisitoire contre l'existence? », posée par René-Laurent Aymes dans sa thèse de médecine. Avec une grande finesse, ce médecin analyse les traits généraux du comportement de Schopenhauer, son goût de la solitude et ses bizarreries, et conclut excellemment qu'« on ne relève chez lui aucun signe clinique de dérangement cérébral, aucune tare physique qui ait pu influencer sur le déroulement de sa pensée ». Seule la « somptueuse sensibilité » (*ibid.*) de ce cœur, qui dut s'endurcir pour n'être pas déchiré, est susceptible d'expliquer son isolement forcé et les particularités de son caractère. Il va de soi qu'elle ne saurait expliquer son génie philosophique. Elle dut pourtant contribuer à la plus haute expression de celui-ci.

Henri Floris Schopenhauer avait l'esprit large, exempt de préjugés, marqué par des idées libérales et cosmopolites. Il fit baptiser son fils « Arthur » à cause du caractère européen de ce prénom, identique dans toutes les langues occidentales. En 1793, malgré les franchises spéciales que Frédéric de Prusse avait accordées à Dantzig, il abandonna cette ville (qui cessait d'être une ville de la Hanse pour devenir prussienne) et alla s'installer à Hambourg. Il avait épousé en 1785 Johanna Henriette Trosiener, fille d'un conseiller de Dantzig, plus jeune que lui de dix-neuf ans. Elle semble avoir eu peu de goûts communs avec lui, si ce

n'est celui des voyages. Intelligente, brillante causeuse, elle devait se signaler par ses talents littéraires : elle écrivit un très grand nombre de romans. La difficile tâche de l'héritage, comme A. Schopenhauer lui-même l'envisageait, fut d'harmoniser en lui la forte volonté du père et les remarquables qualités intellectuelles de la mère.

Dès six ans, Arthur montra un caractère sensible et anxieux. Après la naissance d'Adélaïde Lavinia, sa sœur, en 1797, il fut envoyé par son père, qui le destinait au négoce, dans la famille d'un marchand français du Havre, Grégoire de Blésimaire : « Il faut que mon fils apprenne à lire dans le livre du monde », disait Henri Floris. Arthur y passa « la partie de loin la plus heureuse » de son enfance, dans la compagnie amicale d'Anthime de Blésimaire. Il se familiarisa alors rapidement avec la langue française, qu'il parla ensuite couramment, pour la plus grande joie de son père. En 1799, ce dernier le plaça à la Rungesche Privatschule, institut de commerce de Hambourg très réputé, mais il ne manqua jamais une occasion de l'emmener en voyage avec lui : à Hanovre, Kassel, Weimar, Prague, Dresde, Leipzig, Berlin... Arthur révéla bientôt ses aptitudes intellectuelles remarquables. Il aimait le latin, lisait les poètes, et ses maîtres le déclarèrent fait pour embrasser une carrière littéraire. Cela contrecarrait les intentions de son père, qui la considérait comme un métier de pauvre. Aussi quand, en 1803, Arthur demanda à son père de l'envoyer au lycée, son père lui proposa un choix : ou bien poursuivre ses études au lycée, ou bien faire un grand voyage à travers l'Europe avec ses parents, pour adopter ensuite une carrière commerciale. Arthur opta pour ce dernier parti.

Il ne regretta pas vraiment ce voyage de deux années, assurant toujours qu'il valait mieux voir le monde à travers ses propres yeux qu'à travers les paroles des autres. Nous connaissons les principales étapes de ce voyage : Amsterdam, Londres, Rotterdam, Anvers, Bruxelles, Paris, Toulon puis Lyon, la Savoie, la Suisse. Les voyageurs rentrèrent par la Souabe, la Bavière, l'Autriche, et arrivèrent à Berlin en septembre 1804. Arthur alla à

Dantzig avec sa mère pour sa confirmation. Le père regagna Hambourg, d'où il écrivit des lettres pleines de recommandations à son fils. Les impressions laissées par ce voyage devaient être durables. Ainsi la cime du mont Blanc évoqua à l'adolescent l'isolement du génie, les nuages, sa mélancolie qui, parfois, en des instants privilégiés, se dissipe pour faire place à la sérénité de celui qui a su s'identifier complètement avec le monde extérieur. Mais surtout, la visite du bain de Toulon suscita chez lui une profonde commisération. De Lyon, il retint les massacres qui furent commis sur la place des Terreaux sous Fouché et Collot d'Herbois, et, plus encore, l'oubli si étonnant des survivants. Ayant séjourné quelque temps à Wimbledon près de Londres pour apprendre l'anglais, ce qu'il fit d'ailleurs, il fut frappé désagréablement par la bigoterie de certains Anglais. Son caractère, droit et entier, répugnait à toute hypocrisie...

Le 20 avril 1805, un terrible événement, la mort – probablement suicidaire – de son père qui, dans un accès de mélancolie, se jeta de la fenêtre d'un grenier dans le canal, allait renforcer définitivement ces impressions pénibles : « Dès ma dix-septième année, écrivit-il, avant d'avoir reçu aucune culture supérieure, je fus saisi de la misère de la vie comme le Bouddha dans sa jeunesse, quand il aperçut la maladie, la vieillesse, la douleur et la mort. »

1805-1814. Le choix des études

« La vie est un dur problème à résoudre. J'ai résolu de consacrer la mienne à y réfléchir. »

La solitude commençait pour Arthur Schopenhauer. Il ne s'entendait guère avec sa mère, à laquelle il reprochait essentiellement son indifférence à l'égard de son père : « Madame ma mère recevait, tandis que mon père mourait dans la solitude, et s'amusait tandis qu'il souffrait les plus amers tourments. Tel est l'amour des femmes. » Ainsi fut nourrie sa misogynie. Le désaccord avec sa mère allait s'amplifier par la suite. Toute sa vie, Schopenhauer vouera

une immense reconnaissance à ce père dont la prévoyance lui avait permis de faire grandir ses forces conformément à leur destination. Il écrivit, en 1828 : « Si Henri Floris Schopenhauer n'avait pas été l'homme qu'il a été, Arthur Schopenhauer aurait péri cent fois. »

Après avoir liquidé le fonds de commerce en 1806, Johanna et Adèle Schopenhauer s'installèrent à Weimar, ville littéraire et artistique, où Johanna put mener l'existence mondaine dont elle rêvait, recevant Meyer, Wieland, Fernow, le bibliothécaire de la duchesse Amélie, et surtout Goethe et sa nouvelle femme. Johanna écrivait à son fils des lettres enthousiastes sur sa nouvelle vie. Resté à Hambourg chez le sénateur Jenisch, Arthur, malheureux, s'ennuya deux années durant : la carrière commerciale lui déplaisait. Toutefois, il n'osait pas rompre son engagement vis-à-vis de son père. Les visites dominicales de son ami Anthime de Blésimaire firent luire un rayon de soleil sur cette époque tourmentée. Arthur se passionnait pour la phrénologie de Gall, lisait Matthias Claudius, W. H. Wackenroder et Ludwig Tieck. Il s'intéressait aux idées de Sulzer sur les beaux-arts. Sa réflexion philosophique s'éveillait. Il distinguait deux formes de vie, l'une terrestre, l'autre supérieure, celle des instants de grâce de l'art ou de la connaissance, qui contrastaient étrangement avec « la vie si vide et si pauvre », « qui ne peut jamais satisfaire aucun de nos vœux », écrivait-il à l'époque. Enfin, le 28 mars 1807, il adressa à sa mère une lettre pressante où il lui demandait de le laisser poursuivre ses études. Ayant pris conseil de Fernow, Johanna lui répondit favorablement, le 28 avril 1807, avec une grande compréhension, qu'elle ne devait plus manifester par la suite.

De juin à décembre 1807, Arthur fit ses études au lycée de Gotha, où il reçut les leçons particulières du directeur F. W. Doering, philologue, et celles de l'helléniste F. Jacobs. Il lut *Wilhelm Meister*, *Hermann et Dorothee*, et surtout *Hamlet*. Parmi ses amis d'alors, il y avait E. A. Lewald, qui devait devenir professeur de philologie à Heidelberg, et Karl John, plus tard secrétaire de Goethe. Mais, au mois de décembre 1807, Arthur fut renvoyé pour

avoir écrit un poème satirique, destiné à venger la *Selecta* (le cours supérieur d'allemand), attaquée par un professeur du lycée.

De 1807 à 1809, il poursuivit ses études à Weimar. Il ne logeait pas chez sa mère qui, dans une lettre du 13 décembre 1807, lui avait fait comprendre qu'elle ne le voulait pas. Elle lui reprochait « ses plaintes sur des choses inévitables », « ses lamentations sur la sottise du monde et la misère humaine », tous obstacles à sa tranquillité, qu'elle était manifestement décidée à défendre à tout prix. Comme Johanna fit disparaître toutes les lettres de son fils, dont elle avait probablement décidé d'ignorer le talent littéraire, nous n'avons qu'un seul écho... Arthur était installé chez l'helléniste F Passow, qui lui donnait des cours de grec à domicile, tandis que Lenz le formait à la rhétorique latine. Arthur s'enthousiasma pour Homère, allant même jusqu'à lui dédier une véritable prière qui débutait ainsi : « Notre père Homère... ». Il travaillait avec acharnement les langues anciennes. Il lut, en autodidacte, un très grand nombre d'auteurs de l'Antiquité, particulièrement des poètes, dont les vers fleuriront plus tard ses écrits. Horace était son favori. Par la suite, il devait continuer de les lire deux heures par jour. De son propre aveu, ces lectures perfectionnèrent son style, comme elles éveillèrent son goût pour l'art antique. Il étudiait aussi, seul, les mathématiques et l'histoire. Ce zèle infatigable lui permit de rattraper en deux ans le temps perdu.

Pendant cette période, il sut malgré tout se divertir : il allait au bal, fréquentait le théâtre de Weimar et la société littéraire qui entourait sa mère : Zacharias Werner, et particulièrement Goethe qui, pourtant, à cette époque, « n'avait pas coutume de lui adresser la parole ». Avec Fernow, il étudia la littérature italienne, la poésie de Pétrarque. Ce que fut l'influence du romantisme sur Schopenhauer, A. Hübscher a su excellemment le dire : *attitude* romantique de l'ironie, *tableaux* romantiques comme celui de l'agitation mélancolique du jeune homme, dont traite le chapitre du *MVR* qui s'intitule « Du pur sujet de la connaissance », enfin et surtout l'adoption de la

forme aphoristique, tout à fait originale dans l'histoire de la philosophie. Dès cette époque-là, remarque A. Hübscher, les écrits de Schopenhauer ne sont plus de simples « expressions » : ils deviennent de véritables « notations autonomes ». Cette forme correspondait aux instants de pure intuition intellectuelle où, comme le philosophe le dit lui-même, les philosophèmes étaient donnés « sans sa participation volontaire », comme par grâce, à une intelligence libérée de son moi.

Arthur éprouva alors une vive passion pour l'actrice Caroline Jagemann, qui était d'ailleurs mariée morganatiquement avec le duc Karl-August. Cette passion malheureuse, qui fut sans doute la plus grande qu'il éprouva, lui inspira un poème d'amour, et des déclarations brûlantes. Est-ce cette violente *déception* qui lui fit tenir l'amour pour une *illusion*? Nous savons seulement que les liaisons qui suivirent furent principalement sensuelles, comme nous l'apprend la correspondance avec sa sœur Adèle, qui restera son seul attachement féminin exempt de sensualité.

En 1809, Arthur reçut de sa mère la part d'héritage qui lui revenait, c'est-à-dire le tiers des biens de son père, héritage déjà quelque peu amputé par les dépenses de Johanna. Il s'inscrivit comme étudiant en médecine à la Georgia Augusta, l'université de Göttingen, où régnait un esprit de liberté. La liste des cours qu'il suivit révèle une orientation vers les sciences de la nature, correspondant au souci d'implanter sa réflexion philosophique sur le sol de l'expérience. Au premier semestre, il étudia avec Blumenbach l'histoire naturelle et la minéralogie, avec Thibault les mathématiques, avec Heeren l'histoire. Notons son inscription aux cours de chimie, de physique, de botanique, de physiologie et d'astronomie, de météorologie, d'ethnographie et de droit. Au second semestre, il reçut à la faculté de philosophie l'enseignement de G. E. Schulze qui le dirigea vers Kant et Platon. Dans son ouvrage, *Enésidème*, Schulze mettait en garde contre l'interprétation de Kant dans le sens de l'idéalisme absolu, et Schopenhauer le suivit sur ce point. La philosophie platonicienne, favorable

à la contemplation, eut dès le début toute sa faveur. Il continuait de lire les poètes, particulièrement les tragédies grecques et celles de Goethe, et il apprenait la guitare. Il se lia avec Karl-Josias Bunsen, qui devint ensuite ambassadeur de Prusse. Pour cette période, relevons surtout la célèbre réponse qu'il fit à Wieland en 1811, alors que celui-ci lui conseillait de ne pas se limiter aux études philosophiques : « La vie est un dur problème à résoudre. J'ai résolu de consacrer la mienne à y réfléchir. » On sait que Wieland confia ensuite à Johanna : « Voilà un homme qui fera un jour parler de lui! »

Du mois d'octobre 1811 au mois de mai 1813, Schopenhauer acheva ses études universitaires à Berlin, où il assista aux cours de Fichte et de Schleiermacher. Ce fut une déception. Le respect *a priori* qu'il vouait au premier ne tarda pas à faire place à la dérision et à la moquerie. Il trouva ses cours vides, ennuyeux, et même faux, en tout cas artificiels : au lieu de laisser briller la pure lumière de la vérité, Fichte utilisait des « chandelles »! Il désapprouva notamment l'opposition de Fichte entre le génie et la folie. L'enseignement de Schleiermacher, qui unifiait la philosophie et la religion, ne lui convint guère : « Celui qui est vraiment philosophe n'est pas religieux : il va son chemin sans être tenu en lisière, dangereusement mais librement », écrivait-il. Au milieu des autres étudiants, il était déjà assez isolé, à cause de son « âge plus mûr », de son « expérience plus riche » et de son « caractère très différent », selon ses propres paroles.

1814-1831. La création. L'ambition universitaire déçue

« Je suis celui qui a écrit *Le Monde comme volonté et comme représentation* et qui a donné du grand problème de l'existence une solution... »

De 1813 à mai 1814, Arthur quitta Berlin, chassé par la guerre. Il ne se sentait pas directement concerné : « Ma patrie est plus grande que l'Allemagne », disait-il. Il fournit toutefois l'équipement d'un soldat et ses services

d'interprète. Après un passage à Weimar, il séjourna pendant l'été à Rudostadt, où il prépara sa thèse de doctorat qui s'inspirait beaucoup de la théorie de la connaissance de Kant, critiquant l'idéalisme absolu, le matérialisme et le panthéisme. *De la quadruple racine du principe de raison suffisante* lui valut le titre de docteur, conféré par l'université d'Iéna. Au même moment, Hegel publiait sa *Logique*, que Schopenhauer ne lut pas. L'ouvrage d'Arthur eut peu de succès, et, si l'on excepte les louanges de Schulze et celles de Goethe, ne lui valut même pas la reconnaissance des siens : sa mère demandait si ce n'était pas là « quelque chose pour les pharmaciens »... A cette époque, Schopenhauer avait déjà conçu les thèmes essentiels de sa philosophie : la métaphysique de la volonté insatiable, qu'aucun objet ne saurait apaiser, comme fondement du monde, et l'idée du renoncement à la volonté. Dans l'exaltation créatrice, il sentit grandir en lui le germe de l'œuvre qui réunissait « l'éthique et la métaphysique », « qu'on tenait jusqu'alors séparées », écrivit-il à ce moment. Il fit aussi connaissance avec l'orientaliste Maier, qui donna à sa philosophie un élargissement important en lui faisant connaître l'*Oupnek'hat*, c'est-à-dire la traduction latine des *Upanishad* d'Anquetil-Duperron.

A l'automne 1813, il revint à Weimar, et, pendant l'hiver qui suivit, eut de longs entretiens avec Goethe, d'où devait sortir, en 1816, l'ouvrage *Sur la vue et les couleurs*. S'opposant en cela à Newton, Goethe considérait la lumière comme un phénomène simple. Mais le point de vue de Goethe restait objectif, et Schopenhauer voulait parachever l'explication de Goethe «... en remontant jusqu'au sujet, c'est-à-dire l'œil qui voit ». L'absence de modestie de Schopenhauer, la raideur de Goethe qui, après la remise du manuscrit en 1816, déclara qu'il était « trop vieux pour s'appropriier les manières de voir des autres » mirent entre eux quelque distance. Enfin, à son retour à Weimar, Arthur avait trouvé un certain F. Müller, attaché aux archives secrètes de Weimar, sorte de « colporteur des nouvelles littéraires » – selon le mot de A. Bossert –

installé chez sa mère. Cette présence suscita une brouille définitive d'Arthur avec sa mère.

De mai 1814 au 23 septembre 1818. Arthur s'installa à Dresde, ville des beaux-arts, qui possédait un grand théâtre et une galerie de tableaux offerts par les princes. Il fréquentait alors un ami de sa famille, J. Gottlob Quandt, esprit ouvert, adonné aux activités artistiques, qui réussit à renouer la correspondance entre Arthur et sa sœur Adèle. Il se lia aussi avec le peintre Louis Sigismond Ruhl, qui fit de lui un excellent portrait, et avec le baron de Biedefeld. Ce dernier nous laissa de précieuses indications sur le caractère de Schopenhauer, son originalité, son goût de la vérité, sa droiture, le charme de sa conversation, mais aussi son impatience intransigeante : « ... il n'avait appris ni à régler certaines particularités de son caractère, ni à supporter patiemment les petits travers des autres. » A cette époque, Schopenhauer aurait eu une liaison avec une femme de chambre, d'où serait né un enfant mort.

En tout cas, dès 1816, il rédigeait son grand ouvrage, dont la conception datait de 1813. Le libraire Brockhaus, qui était aussi l'éditeur de sa mère, accepta de le publier. Schopenhauer demanda huit cents exemplaires, et exigea que l'ouvrage fût prêt pour la foire d'automne de Leipzig. Après quelques lenteurs qui impatientèrent le philosophe, *Le Monde comme volonté et comme représentation* parut à la fin de l'année 1818, à Leipzig. Ce livre était pour Schopenhauer, âgé de trente ans, « tout le fruit de son existence », dont il signait l'accomplissement.

De 1818 à 1819, Schopenhauer fit un voyage en Italie. Il connaissait l'italien; il apprit même les dialectes. Il sut bien décrire la suite d'impressions du voyageur à l'étranger, en les comparant à la sensation d'immersion dans l'eau froide qui saisit et angoisse, pour faire bientôt place à un sentiment de bien-être et d'oubli de soi-même. En Italie, Schopenhauer chercha aussi la confirmation de ses idées. Il quitta Dresde le 23 septembre 1818, passa à Vienne et séjourna à Venise au début de l'automne. Bien qu'il fût en possession d'une lettre de recommandation de Goethe pour Byron, il renonça prudemment à entrer en contact

avec celui-ci, après avoir constaté l'émotion et le trouble que la rencontre fortuite du poète avait produits sur sa maîtresse Teresa. Curieusement, la maîtresse de Byron portait le même prénom. Par les lettres d'Adèle à son frère, nous savons que Schopenhauer voulut épouser Teresa, mais le projet échoua à cause de la maladie pulmonaire dont elle souffrait. L'amour physique possessif, jaloux, et les velléités de mariage, en se heurtant, s'affaiblirent mutuellement.

La suite du voyage, Bologne, Florence, Rome, fut plus triste. A Rome, il entretenait sa sœur d'idées de mort et de testament... Là même, pourtant, il fréquentait le théâtre et l'opéra, écoutait la musique de Rossini, et visitait les chefs-d'œuvre antiques. Il rencontrait parfois les artistes allemands qui se retrouvaient au café *Le Greco*. La mésentente ne tarda pas à régner, car ces artistes, n'ayant plus du tout l'esprit de la Renaissance, copiaient les primitifs et manifestaient plus d'intérêt pour la théologie que pour l'art. Schopenhauer les contredisait parfois avec brusquerie, n'hésitant pas, par exemple, à traiter de « philistins » les douze Apôtres que ceux-ci déclaraient préférer aux dieux de l'art grec, comme modèles des types humains... Son isolement s'accrut et, de lui-même, il finit par se limiter aux Anglais, « relation meilleure et plus sûre », disait-il. Après la visite de Naples, il apprit, à Milan, que la maison L. A. Muhl, à laquelle sa mère, sa sœur et lui-même avaient confié leur argent, était en faillite. Il hâta son retour. Muhl leur proposait un remboursement de trente pour cent de la dette. Johanna et Adèle acceptèrent, mais Arthur refusa cet arrangement défavorable, consentant seulement à attendre deux ans avant d'exiger le remboursement de la dette totale. Il obtint gain de cause. Mais cette affaire fut l'occasion d'un nouveau heurt avec sa mère, et fit naître en lui un souci pour l'avenir.

Mars 1820-août 1831. Schopenhauer devint professeur à l'université de Berlin, où il espérait trouver un « public plus mûr et plus cultivé » que partout ailleurs. Le 23 mars 1820, il tint sa leçon, la *Probevorlesung*, *Sur les quatre*